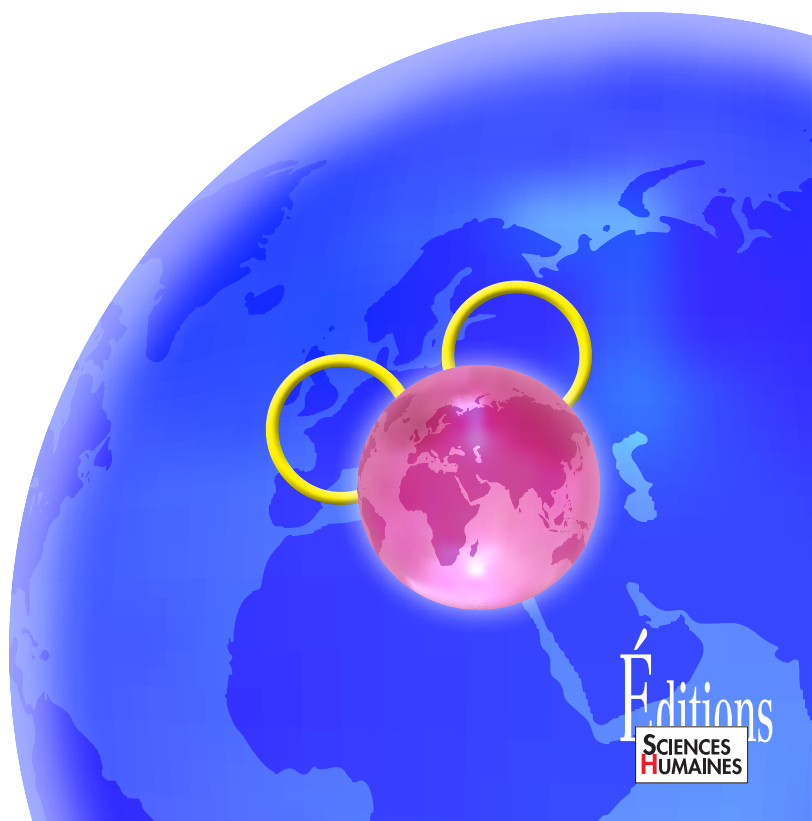


SYLVIE BRUNEL

LA PLANÈTE *disneylandisée*

Pour un tourisme responsable



Éditions
SCIENCES
HUMAINES

LA PLANÈTE *disneylandisée*

Pour un tourisme responsable

Retrouvez nos ouvrages sur
www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Seuil
Distribution : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2012

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tel. : 03 86 72 07 00/Fax: 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361061005

SYLVIE BRUNEL

LA PLANÈTE *disneylandisée*

Pour un tourisme responsable

Éditions
SCIENCES
HUMAINES

DU MÊME AUTEUR

Romans et récits

- GÉOGRAPHIE AMOUREUSE DU MONDE, Lattès, 2011.
- LE VOYAGE À TIMMOUN, Lattès, 2010.
- MANUEL DE GUÉRILLA À L'USAGE DES FEMMES, Grasset, 2009.
- CAVALCADES ET DÉROBADES, Lattès, 2008, PRIX PÉGASE.
- LA DÉLIAISON (avec Ariane Fornia), Denoël, 2005.
- FRONTIÈRES, Denoël, 2003.

Essais et manuels

- LE DÉVELOPPEMENT DURABLE, Puf, « Que sais-je ? », cinquième édition, 2012.
- LE CIEL NE VA PAS NOUS TOMBER SUR LA TÊTE (maître d'œuvre avec J. R. Pitte), Lattès, 2010.
- NOURRIR LE MONDE, VAINCRE LA FAIM, Larousse, 2009.
- À QUI PROFITE LE DÉVELOPPEMENT DURABLE ? Larousse, 2008, Prix de l'Académie des sciences morales et politiques.
- L'AFRIQUE DANS LA MONDIALISATION, *La Documentation photographique*, n° 8048, La Documentation française, décembre 2005.
- L'AFRIQUE, Bréal, 2004.
- FAMINES ET POLITIQUE, Presses de Sciences Po, coll. « La Bibliothèque du citoyen », 2002, prix Sciences Po du meilleur livre.
- LA FAIM DANS LE MONDE, COMPRENDRE POUR AGIR, Puf, 1999. Prix Conrad Malte Brun (Société de géographie).
- GÉOPOLITIQUE DE LA FAIM (maître d'œuvre), rapport annuel d'Action contre la faim 2001, 2000, 1999, Puf.
- CEUX QUI VONT MOURIR DE FAIM, Seuil, coll. « L'Histoire immédiate » (1997), traduit en portugais aux Éditions Campos das Lettras (1997), en espagnol aux Éditions Mensajero (1998).
- LA COOPÉRATION NORD-SUD, Puf, « Que sais-je ? », 1997.
- LE MONDE PEUT-IL NOURRIR LE MONDE ?, *Croissance, les clés de la planète*, n° 1, 1996.
- LE SOUS-DÉVELOPPEMENT, Puf, « Que sais-je ? », 1996.
- LES PROBLÈMES ALIMENTAIRES DANS LE MONDE (maître d'œuvre avec Yves Léonard), *Cahiers français*, n° 278, La Documentation française, 1996.
- LE SUD DANS LA NOUVELLE ÉCONOMIE MONDIALE, Puf, coll. « Major », 1995.
- LE GASPILLAGE DE L'AIDE PUBLIQUE, Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 1993.
- LES TIERS MONDES, *La Documentation photographique*, n° 7014, La Documentation française, décembre 1992.
- UNE TRAGÉDIE BANALISÉE : LA FAIM DANS LE MONDE (avec le concours de l'AICF), Hachette, coll. « Pluriel-Intervention », 1991.
- SAHEL, NORDESTE, AMAZONIE : POLITIQUES D'AMÉNAGEMENT EN MILIEUX FRAGILES (maître d'œuvre avec Nelson Cabral), Unesco-L'Harmattan, 1991.
- TIERS MONDES, CONTROVERSES ET RÉALITÉS (maître d'œuvre), Economica Liberté sans frontières, 1987.
- LE NORDESTE BRÉSILIEN, LES VÉRITABLES ENJEUX, LSF, 1986.
- ASIE, AFRIQUE : GRENIERS VIDES, GRENIERS PLEINS (maître d'œuvre), Economica, coll. « Économie agricole », 1986.
- LA VACHE DU RICHE MANGE LE GRAIN... DU RICHE, LSF, 1985.

À Alexandra, Guillaume, Marianne

Avertissement

Le présent ouvrage est la nouvelle édition de *La Planète disneylandisée, chroniques d'un tour du monde*, publié en 2006. Le texte principal n'a pas été modifié, mais le lecteur trouvera en fin de livre une importante *postface* inédite, qui remplace le chapitre 12 de la précédente édition, ainsi qu'un appareil bibliographique.

Sommaire

<i>Avant-propos. Touristes... et fiers de l'être</i>	9
1. Le geyser de 10 h 15	11
2. Victimes du réchauffement climatique	45
3. Au pays des kangourous écrasés	67
4. Dans la nature « sauvage »	83
5. Tribus « authentiques »... ..	107
6. Le tour du monde en chaussettes	125
7. Bora Bora, paradis sous perfusion	143
8. Dans les entrailles de Los Angeles	161
9. Des parcmètres dans la nature	181
10. Le Corcovado en escalator	203
11. Tarzan ou Robinson ? Le rêve occidental	225
<i>Postface. Tourisme responsable et disneylandisation</i>	251

Avant-propos

Touristes... et fiers de l'être

Le touriste, c'est toujours l'Autre. Chacun d'entre nous se veut « voyageur », « découvreur », « promeneur », « arpenteur »... mais jamais touriste. Être qualifié de touriste est une injure.

Nous avons pourtant la légitimité du nombre. Car nous sommes plus de huit cents millions. Huit cents millions de touristes à nous déplacer chaque année, par plaisir, hors de notre cadre familial. Nous, Français, sommes à la fois les grands bénéficiaires de ces exodes temporaires – la France est la première destination touristique au monde – et l'un des peuples les plus voyageurs.

Alors... soyons fiers d'être touristes. Fiers car le tourisme dessine une mondialisation pacifique, permet à bien des sociétés d'éviter l'exode, favorise la transmission des cultures, sauve des traditions menacées de disparition.

Pour avoir beaucoup pratiqué tant l'humanitaire que le tourisme, je suis frappée par la noblesse prêtée à la première et l'opprobre jeté sur la seconde. Pourtant, le tourisme

déverse infiniment plus de revenus que les ONG. Les pays d'Asie frappés par le tsunami, l'Égypte ou l'Indonésie endeuillées par le terrorisme, l'île de la Réunion affectée par le « chik », la maladie du moustique, ont tout fait pour que les touristes reviennent.

Mais soyons lucides aussi : le tourisme est une machine à niveler, qui façonne la planète. En allemand, tourisme se dit *Fremdenverkehr*, ce qui signifie « trafic des étrangers ». On ne saurait être plus clair. Le tourisme sanctuarise la nature et disneylandise la culture, reconstituant partout, pour notre plus grand plaisir, de « petits mondes parfaits ». Il transforme une partie de la planète en un immense parc d'attractions. Faut-il le déplorer ? Pas si sûr...

Ce livre retrace un tour du monde. Avec enfants, bagages, agences de voyages et tracasseries que nous connaissons tous un jour ou l'autre, dans les aéroports en proie à la folie sécuritaire, les îles pas du tout désertes et les métropoles embouteillées. On y verra des geysers jaillir à heures fixes, des mondes « sauvages » entièrement recréés, des peuples « authentiques » cacher leurs téléphones portables pour jouer la comédie du parfait sauvage. Exotisme partout garanti.

Bienvenue dans la planète disneylandisée.

1

Le geyser de 10 h 15

*« Comment ça va sur la terre ?
Ça va, ça va, ça va bien.
Les petits chiens sont-ils prospères ?
Mon Dieu oui, merci bien.
Et les nuages ? ça flotte
Et les volcans ? ça mijote...
Et les fleuves, ça s'écoule
Et le temps, ça se déroule
Et votre âme ?
Elle est malade
Le printemps était trop vert
Elle a mangé trop de salade. »*

*Jean Tardieu, Monsieur, Monsieur
(Gallimard, 1987).*

« Tu es sûre qu'il va vraiment jaillir à dix heures et quart ?
- C'est ce que dit la brochure.
- Quand même, un geyser qui se réveille pile toutes les vingt-quatre heures, c'est bizarre, non ? »

Nous sommes cinq en voiture, roulant dans une brume épaisse et un froid glacial, à la rencontre de Lady Knox, qui sort de ses gonds tous les matins à 10 h 15 précises. Comme les ouragans, notre geyser porte un prénom féminin. Ce qui d'ailleurs, si l'on considère les lieux communs en vigueur

sur une grande partie de la planète, semble tout à fait contradictoire avec sa parfaite ponctualité.

On nous a recommandé d'être à l'heure pour ne pas rater ce moment exceptionnel : la dame s'élève à plus de vingt mètres de hauteur. Cette régularité intrigue toute la famille : deux parents et trois enfants. Ou plutôt deux ados, Ariane, quinze ans (spécimen femelle, tendance gothique), et Romain, douze ans (spécimen mâle, tendance stade de foot). Une petite fille de neuf ans, Elsa, encore normale – mais l'expérience a montré qu'il restait peu de temps. Plus mon mari et moi, qui avons décidé d'emmener notre progéniture pour un tour du monde de quarante jours. La spécialiste de l'humanitaire (moi) a choisi pour une fois de jouer les touristes. L'homme politique surbooké (mon mari) a accepté de suivre, à condition qu'il ne s'occupe en aucun cas de l'organisation du voyage et qu'il puisse dans chaque pays donner libre cours à sa marotte : étudier les conditions de la création d'entreprises.

Et nous voici tous les cinq en voiture, gelés et encore mal réveillés, scrutant la purée de pois qui nous environne. Nous sommes en Nouvelle-Zélande, au bout du bout du monde. 18 500 kilomètres entre Paris et Auckland. 18 800 là où nous nous trouvons, près de Rotorua, le cœur de l'île du Nord. Que l'on n'appelle pas sans raison « l'île Fumante ». Ce matin de juillet, c'est surtout notre haleine qui fume tant il fait froid alors que nous roulons à la rencontre de ce

geyser, particulièrement civilisé puisqu'il ne supporte pas de faire attendre ses invités.

Personnellement, j'ai tendance à défendre la thèse du cycle parfait : pourquoi un geyser ne jaillirait pas tous les jours à heures fixes, après tout ? Les autres sont plus sceptiques. Surtout l'homme adulte et responsable qui a accepté pour une fois de s'arracher à ses dossiers pour découvrir de plus près cette incroyable merveille de la nature. Sa rationalité cartésienne le pousse à multiplier les objections :

« Enfin, chérie, réfléchis (*formule préférée des maris*), comment une chose pareille peut-elle être possible ? Le geyser aurait un programmeur intégré ? »

Je m'obstine :

« Non, bien sûr. On a dû observer qu'il, pardon, elle, se réveillait selon un cycle très précis d'une journée. »

Derrière moi, les deux ados affichent une moue dubitative. On ne la leur fait pas, à eux. Heureusement, il reste la petite, qui écoute ma thèse avec une bienveillance tout acquise. Comme sa mère, elle a encore envie de croire au merveilleux. Et surtout, elle n'est pas encore entrée dans la phase où il est essentiel de contredire ses parents.

« Ce n'est pas possible, il doit y avoir une machinerie cachée sous l'appareil, conclut mon mari.

- Ce n'est pas un appareil, c'est un geyser. »

Leur incrédulité m'agace. Emmitouflés dans des anoraks, scrutant la route pour ne pas rater l'embranchement qui nous

mènera au lieu-dit du miracle, car la densité du brouillard réduit la visibilité à quelques mètres, nous surveillons notre montre avec inquiétude. L'énigmatique Lady Knox ne nous attendra pas. Encore faut-il trouver le bon chemin. Depuis une semaine, nous avons compris que les Néo-Zélandais sont des personnes extrêmement sobres (sur ce plan-là au moins), qui n'aiment pas multiplier les panneaux indicateurs : si vous loupez l'unique exemplaire, celui qui vous annonce la bifurcation, tant pis pour vous. Ils n'ont pas encore appris qu'il fallait mâcher le travail aux touristes. Ou bien, ils n'ont pas encore beaucoup de touristes. Ce qui se comprendrait lorsqu'on considère la position du pays sur une carte de géographie. Les Australiens ont baptisé leur continent *Down Under* (loin et en dessous) ; que devraient dire les Néo-Zélandais ? *Down down and really really under* ?

« Wai-O-Tapu, c'est là ! » hurle soudain l'ado masculin du groupe, dont la fréquentation assidue des jeux vidéo a aiguisé les réflexes.

Effectivement, juste à côté de la voiture, presque dernière nous déjà, une petite route anodine. Nous n'avons que le temps de braquer en catastrophe, oubliant même dans notre précipitation que dans ce pays très british, on roule à gauche, comme en Australie. Heureusement, personne en face. L'urgence a fait ressurgir les vieux réflexes : trois semaines *under* de vigilance constante ne nous ont pas encore fait renier une vie entière de conduite à droite. Quant

à la pancarte noyée de brume, elle ne m'avait pas particulièrement attiré l'œil, moi qui joue pourtant les guides dans notre expédition antipodienne. J'ai des excuses : elle se trouve de l'autre côté de la route et n'est pas vraiment explicite pour le profane. Voilà pourquoi je serine le nom de notre destination à toute la famille depuis le début du trajet. Les enfants ont mémorisé sans difficulté : le film *Le Seigneur des anneaux*, véritable encyclopédie à lui tout seul, a été en partie tourné dans cette région, considérée comme le berceau historique du pays. La plupart des noms néo-zélandais sont à consonance maorie, ce qui signifie que pour une oreille *pakeha* (non maorie), ils se ressemblent tous, avec une prolifération de *w* et de *k*. Hier, nous avons parcouru la vallée géothermale de Whakarewarewa le matin, le parc volcanique de Waimangu l'après-midi. À en juger par sa réputation, Wai-O-Tapu surpasserait encore ses voisines par l'ampleur et la diversité de ses manifestations éruptives.

L'île du Nord est donc baptisée l'île Fumante et Rotorua, que nous venons de quitter ce matin pour partir vers le sud, en constitue l'épicentre. Baignée dans la vapeur soufrée, elle fume, bouillonne, mijote, jaillit ou clapote en permanence. Même son golf dégage d'inquiétantes fumerolles : le parcours serpente entre les résurgences d'eau bouillante. Il s'agit de ne pas perdre sa balle. Ou d'en faire le deuil : la récupérer risque d'être fatal aux audacieux. Et aux pingres.

Le brouillard s'est encore épaissi. L'hiver austral n'a rien de clément. Roulons-nous vers les enfers ? J'imagine la voiture basculant d'un coup dans les abîmes.

Soudain, une toute petite flèche. Elle signale la présence de *mud pools* (piscines de boue). Le geyser ? Dans le doute, nous suivons la bifurcation jusqu'à un cul-de-sac, vague no man's land de grisaille. Hésitation. Mais une autre voiture est déjà là, silhouette rassurante. Nous nous garons donc juste à côté, comme le font tous les automobilistes de la planète, même dans les endroits les plus déserts. Émergeons à regret (les ados) du rassurant cocon d'acier, ombres emmitoufflées noyées dans la brume.

Une barrière en bois tout à fait symbolique, le genre de barrière posée pour préserver un passage privé, nous empêche de poursuivre notre chemin. En bons Français, nous nous apprêtons à la contourner, quand un gargouillement nous arrête. L'étang gris et boueux qui s'étend devant nous est bien moins inoffensif qu'il ne le paraît à première vue. Il vit, se meut, gronde et rote. Sa surface boueuse est secouée de gros bouillonnements qui dessinent une infinité de cercles parfaits dans l'argile épaisse. Parfois, une petite cheminée se dresse, crachant un jet discontinu de matières solides qui finissent par édifier leur propre promontoire, avant de s'effondrer. Sous nos yeux, la matière évolue et se transforme. Le brouillard est devenu fumée. Ici affleure le ventre de la terre. Je frissonne en pensant que des enfants

imprudents pourraient en quelques secondes être engloutis dans ce Styx sans laisser aucune trace.

Mais la piscine luciférienne ne réchauffe guère l'atmosphère. Pas de geyser en vue. Nous rebroussons chemin. Le coffre de la petite voiture qui était déjà garée quand nous sommes arrivés est grand ouvert, vomissant un empilement d'articles de camping et de sacs de couchage, désordre familial à tous ceux qui tentent de se passer des solutions d'hébergement classiques. Notre arrivée a tiré du sommeil un jeune couple encore à demi assoupi, comme hébété par le froid. Bonnets enfoncés jusqu'aux oreilles, doigts gourds, il tente de se fricoter une petite omelette. Vont-ils poser leur poêle sur le Styx ? Nous les saluons avec compassion, nous qui avons merveilleusement dormi dans un hôtel tout à fait confortable, bien que parfumé à l'œuf pourri.

Pas de Madame Knox en vue. Nous repartons très vite : l'heure tourne. La route conduit à notre troisième parc volcanique. Boutiques de souvenirs, cartes postales et café chaud, la civilisation touristique déploie ses charmes tentateurs. Pour accéder au geyser, il faut faire la queue à la caisse, acheter un ticket. C'est à ce moment-là seulement que la vendeuse consent à nous dévoiler que Lady Knox ne se trouve pas du tout là où nous acquittons notre droit d'entrée.

« Faut-il reprendre la voiture ? »

La stupéfaction se lit sur le visage de mon interlocutrice. J'imagine qu'elle ne m'a pas comprise et repose ma question,

dans mon anglais tellement pitoyable qu'il déclenche immédiatement la commisération de mes interlocuteurs. Mais non, pour une fois, le message est passé. « C'est préférable », précise la femme, avant d'ajouter que nous devrions nous hâter.

Demi-tour. En reprenant la route dans l'autre sens, nous remarquons alors une toute petite pancarte indiquant « geyser ». Elle a été posée de façon à rester totalement invisible pour ceux qui arrivent. Le chemin est bordé de fougères arborescentes, véritable carte d'identité végétale de la Nouvelle-Zélande. Trois, quatre, cinq kilomètres... Je comprends mieux la réaction de la caissière. Il valait mieux prendre la voiture en effet. À l'arrière, les enfants piaffent. Pour un peu, ils regretteraient presque le temps « perdu » aux *mud pools*.

Soudain, un *check point*. Ou ce qui y ressemble en tout cas : garée au milieu de la route, une camionnette fait barrage. D'un seul coup, c'est l'Afrique. Un homme en uniforme s'approche, se penche à la vitre. Dès qu'il comprend que nous sommes étrangers – il ne lui faut pas longtemps, à lui non plus –, son visage prend un air consterné. Qui se mue miraculeusement en un sourire extatique lorsque je lui tends le ticket acheté à la caisse. Son soulagement fait vraiment plaisir à voir. Il semble tellement heureux que nous soyons bien en règle que je m'interroge sur les épreuves que ce pauvre homme doit affronter tous les matins. Nous sommes invités à nous garer sur un immense parking. Cette fois, la

compagnie ne manque pas : une vingtaine de voitures et de camping-cars sont déjà sagement rangés en file sur l'esplanade. Leurs occupants se pressent silencieusement vers un endroit mystérieux, comme si tous connaissaient déjà leur destination. Nous leur emboîtons le pas.

Une arche en bois, un mât totémique, sculpté selon la méthode maorie, quelques fourrés, encore quelques dizaines de mètres. Surprise : un petit amphithéâtre a été déployé dans la nature. Des bancs de bois sont disposés en arc de cercle autour d'un cône blanc d'environ un mètre de hauteur, qui dégage une discrète et gentille toute petite fumée. Sans la mise en scène, nous aurions peine à croire qu'enfin, nous avons trouvé Lady Knox. Les ados ricanent. C'est vrai que la dame n'a pas l'air bien impressionnante. La traditionnelle petite barrière en bois qui la protège semble juste avoir été posée là pour empêcher un distrait de s'asseoir par mégarde sur ce siège un peu particulier.

Je consulte ma montre : 10 h 12. Autour de nous, on parle italien, anglais, allemand. Beaucoup de Japonais aussi, comme en Australie. Forcément, le Pacifique Sud est presque la grande banlieue pour eux.

10 h 14. Tout le monde arme appareils photo et caméscopes. Nous sommes fin prêts, les yeux rivés sur Lady Knox à s'en brûler la rétine. Il va forcément se passer quelque chose. Plus que quinze secondes avant le quart, quatorze, treize, douze... Le compte à rebours a commencé. Le silence

règne. La tension monte. Instinctivement, je serre contre moi la petite, en me demandant si le jet brûlant ne risque pas de tous nous blesser.

10 h 15.

« *Hello, ladies and gentlemen ! Welcome to meet Lady Knox !* »

La voix sonore a fait sursauter toute l'assistance concentrée dans l'attente. Un micro sans fil autour de la tête, le vérificateur de ticket vient de jaillir devant nous. Les ados explosent de rire. Le mari jubile. Je suis consternée : nous voici dans un mauvais remake de Vulcania, notre parc auvergnat qui fait exploser les volcans sur commande. Sauf que nous venons de parcourir 18 500 kilomètres. Existait-il des parcs à thème en plein air dans la nature néo-zélandaise ?

Le présentateur se lance dans une interminable logorrhée, dont il ressort que dame Nature a parfois besoin d'être aidée. Aux temps pas si anciens de la découverte du pays par les Européens, explique-t-il, des prospecteurs exténués voulurent laver leurs vêtements crasseux dans une mare. Ils eurent soudain la surprise de les voir projetés en l'air, s'éparpillant tout autour d'eux à des dizaines de mètres.

Tout en discourant, l'homme sort de sa poche un petit paquet de poudre blanche et, sous les yeux éberlués de l'assistance, le verse l'air de rien dans l'embouchure du cône. Ce petit coin de sulfure lui paraît l'endroit idéal pour

nous parler de Le Chat-Machine.

Visiblement, Lady Knox n'apprécie pas l'opération. Elle se met à fumer intensément, émet des gargouillements de plus en plus prononcés, s'étrangle, s'énervé, commence à baver comme une enragée. Prudemment, l'homme prend un peu de distance. Il a réussi son coup : le geyser est furax. Je comprends mieux maintenant pourquoi les machos néo-zélandais lui ont donné un prénom féminin.

Et soudain, c'est le jaillissement. Avec une puissance formidable, Lady Knox expulse son eau très haut dans le ciel. Un jet dense, continu, immense. Des exclamations de ravissement jaillissent en même temps de toutes les poitrines, dans une langue cette fois universelle. Les appareils photo mitraillent à l'unisson, illuminant le panache d'éclairs métalliques. Que l'on baptise les geysers, leur conférant ainsi une identité spécifique, n'a rien d'étonnant. C'est de l'islandais *geysir* (celui qui jaillit) que ces sources bouillonnantes tirent leur nom. Chacune de celles que nous avons vues, en Islande, en Nouvelle-Zélande, aux États-Unis, avait sa propre personnalité. Certains geysers gonflent en une énorme bulle iridescente avant d'exploser ; d'autres émettent à intervalles réguliers de petits jets sans envergure ; d'autres encore ne se réveillent que sporadiquement, totalement imprévisibles. Lady Knox est d'une grande élégance. Sa colonne liquide unit le ciel et la terre comme une arche, puis l'eau retombe gracieusement de côté, vaporisant une

nuée de gouttelettes sans même éclabousser l'assistance. Son jaillissement dure, dure, comme s'il avait été trop longtemps comprimé, comme si l'intervention de l'homme avait enfin libéré des forces obscures.

Trop de merveilleux à jet continu finit par lasser. Dix minutes plus tard, les spectateurs ont tous levé le camp. Tandis que nous nous éloignons, le geyser solitaire continue à s'époumoner devant les bancs désertés. À la queue leu leu, les voitures quittent le parking. Les photos souvenirs sont bien au chaud dans leurs boîtes, l'instant a été immortalisé. Au cœur de son amphithéâtre désert, l'artiste laisse petit à petit retomber sa hargne. Lady Knox doit recharger ses batteries avant le spectacle de demain. 10 h 15 pétantes, bien sûr, c'est indiqué sur la brochure de promotion. Il suffira juste d'une petite dose de poudre blanche.

Beaucoup de geysers ont disparu dans le monde à force d'avoir été ainsi « aidés », comme l'a joliment formulé notre bateleur poinçonneur. Désormais, en Islande, en Nouvelle-Zélande, comme dans tous les pays où l'exploitation touristique de l'activité volcanique procure des revenus conséquents aux autochtones, plus question que des visiteurs ne se permettent de traficoter sans contrôle les geysers. Au début du siècle dernier, les accidents liés à l'usage de la lessive étaient fréquents : près de Rotorua, cinq personnes furent tuées en 1935 par la violence du jaillissement d'un geyser qu'ils venaient de solliciter. Dans la ville, jusqu'à une

période récente, l'activité géothermique était exploitée massivement par un grand nombre d'hôtels et de sociétés, qui possédaient tous leurs propres piscines d'eau chaude et leurs gisements d'argile. On constata alors qu'elle commençait à s'épuiser. Pour ne pas tarir le filon, les autorités municipales décidèrent d'en réglementer la pratique, la limitant à quelques parcs thermaux agréés. Elles confièrent aussi la gestion de certains sites aux Maoris, qui en revendiquaient la propriété ancestrale (beaucoup des sites volcaniques ou thermaux sont sacrés). Privés de leur atout thermal, les hôtels de la ville font perdurer l'illusion en offrant à leurs clients des chambres dotées d'immenses jacuzzis. Tandis qu'il mijote dans sa piscine bouillonnante personnelle, le visiteur peut presque se croire dans une source d'eau chaude : il en a la sensation, le bruit, l'odeur (comme en Islande, le soufre imprègne la ville), mais pas les vertus thérapeutiques, hélas.

La géothermie et l'activité thermique attirent toujours les touristes du monde entier. Rotorua, cœur du pays maori, en profite pour leur injecter quelques rudiments culturels. Visiter un « vrai » village maori est devenu une étape obligée des circuits des tour-opérateurs, qui parviennent ainsi à mixer habilement geysers, thermalisme et culture, donc l'artisanat. L'archétype de cette synthèse commercialement redoutable est Te Puia, un parc situé aux portes de la ville, près du golf satanique. Te Puia a la chance de contrôler l'accès à un geyser dénommé Pohutu, qui surpasse Lady

Knox par la hauteur de son jet. Son eau chaude est si chargée en silice qu'elle habille tout le paysage environnant de concrétions fantasmagoriques qui confèrent au lieu un aspect irréel. Malheureusement, Pohutu est capricieux : il refuse de jaillir sur commande. Les visiteurs se consolent en déambulant dans un village maori reconstitué, tout en guettant la diva du coin de l'œil. Ils peuvent aussi acheter des bijoux « authentiques », fabriqués sous leurs yeux par de « vrais » artisans maoris. Les imprésarios de Pohutu, qui déclarent perfidement dans leur dépliant publicitaire que Pohutu est le plus grand geyser *naturel* de Nouvelle-Zélande (ils ont dû tester sans succès la lessive), évitent les défections du public en lui offrant gratuitement, chaque jour à 12 h 30, des danses et des chants maoris « traditionnels ».

Évidemment, en parfaits touristes, nous n'avons pas voulu rater ce moment essentiel, bien que les danses pseudo-authentiques des peuples « premiers », servies dans les hôtels internationaux du monde entier, nous fassent généralement fuir. Ici le spectacle semble à la fois conçu et présenté par les Maoris eux-mêmes, dans un centre qui revendique son identité maorie. Allons-nous assister à l'un de ces produits aseptisés, formatés pour l'industrie internationale du tourisme ? Tant pis, jouons le jeu : nous sommes là pour ça. Comme la petite foule déjà en train de piétiner en plaisantant devant le porche désormais fermé de la case de réception maorie. Il est bien connu qu'il faut faire languir le touriste pour qu'il

puisse savourer ensuite l'attraction proposée.

Voici qu'un redoutable guerrier surgit. Il est presque nu, hormis une jupette en osier, mais terriblement tatoué. Il menace l'assistance d'un long bâton, avec lequel il fouette l'air (sans toutefois atteindre les spectateurs). Bien sûr, tout le monde a reconnu un guerrier maori. Le tatouage du visage et du corps fait partie intégrante de l'identité maorie. Mais ce marqueur rend difficile l'insertion dans la société moderne : se faire délivrer ses chéquiers par un employé dont le visage est noir de tatouages de guerre est assez inconfortable. Aussi, beaucoup de Maoris les remplacent par des peintures corporelles, qui présentent l'intérêt d'être temporaires. Et moins douloureuses : le guerrier maori devait endurer sans se plaindre la gravure de son visage et de son corps, souvent effectuée avec de petits burins qui laissaient longtemps la peau à vif avant de cicatriser. Beaucoup arborent désormais volontairement ces signes de leur ancienne puissance. Dans son roman *L'Âme des guerriers*, publié en 1990, Alan Duff relate comment une certaine jeunesse maorie, se sentant déclassée socialement, intègre des bandes urbaines où elle renoue avec le tatouage rituel du visage.

À Te Puia, le guerrier veut juste que l'assistance se déchausse. Scrupuleux plus qu'intimidés, car l'atmosphère reste bon enfant – une nécessité si l'on considère le prix d'entrée du parc –, tous les visiteurs obtempèrent, empilant

leurs tennis boueuses à l'entrée d'une salle dont ils piétinaient allégrement le sol quelques minutes auparavant.

Les danses maories ressemblent beaucoup à celles qui sont proposées aux touristes à Tahiti, y compris par l'obésité galopante qui affecte certains de leurs protagonistes. Elles rappellent à quel point la civilisation polynésienne a essaimé au fil des siècles depuis son berceau originel, jusqu'à l'île de Pâques et Hawaï. Une performance remarquable lorsqu'on pense que les Polynésiens franchirent des milliers de kilomètres sur des pirogues à balancier. Mais les Maoris néo-zélandais se distinguent de leurs confrères folklorisés des îles à touristes du Pacifique par un rituel qui leur est propre : le *haka*. Le *haka* suffit à lui seul à identifier les Néo-Zélandais aux yeux du monde, qui, de toute manière, n'a de ce pays lointain qu'une image extrêmement vague.

Demandez au quidam moyen ce qu'évoque pour lui la Nouvelle-Zélande. Les plus bucoliques répondront des moutons dans de la verdure. Les pragmatiques vous citeront immédiatement le kiwi. Et ils auront raison, car le mot kiwi est ici mis à toutes les sauces. D'abord, le citoyen néo-zélandais se qualifie lui-même de « kiwi ». Ensuite, bien qu'originaire de Chine (dont il fut importé au début du xx^e siècle), le kiwi fruit, dont la peau brune et duveteuse dissimule une chair verte, acidulée, très riche en vitamine C, est devenu le premier des fruits néo-zélandais, un produit d'exportation de premier plan, même s'il est désormais cultivé dans une grande

partie du monde.

Et puis surtout, le kiwi est un oiseau.

Le troisième point est le plus important. Le kiwi, tous les enfants le savent, est un volatile noir au long bec, timide – il sort essentiellement la nuit – et surtout vulnérable car incapable de voler. Après avoir failli disparaître, comme le moa, cette autruche géante dont les premiers occupants de l'île, les Polynésiens, exterminèrent l'espèce (de la même façon qu'a disparu le dodo de l'île Maurice), le kiwi a été sauvé de l'extinction par une politique vigoureuse d'élevage en captivité. Il est devenu le symbole du pays, plus encore que le kangourou pour l'Australie ou le coq pour la France. On le retrouve partout, et notamment au verso des pièces de monnaie néo-zélandaises (la Nouvelle-Zélande appartenant au Commonwealth, le recto porte respectueusement l'effigie de la reine Élisabeth). Comme l'indiquent les panneaux jaunes de la signalisation routière qui invitent les automobilistes à prendre garde aux traversées de kiwis, le volatile subsiste toujours à l'état sauvage dans les zones protégées du pays. Même s'il est peu probable que le kiwi se comporte de façon aussi irresponsable que le kangourou australien, toujours prêt à se faire écraser. C'est la livrée noire du kiwi qui a inspiré la tenue des All Blacks, l'équipe de rugby néo-zélandaise, que les sportifs du monde entier connaissent bien. Et la culture maorie leur a donné le haka.

Quiconque a regardé une fois dans sa vie un match de

rugby sait que les terribles All Blacks terrorisent les stades en exécutant, avant le coup d'envoi, une pantomime agressive, composée de gestes de combat, de cris gutturaux et de mimiques féroces. C'est le haka. Ce rituel d'intimidation maori a été repris par tous les joueurs de l'équipe néo-zélandaise, qu'ils soient de souche européenne (pakeha comme on dit ici) ou maorie. Le haka semble fonctionner puisque les Kiwis néo-zélandais sont rarement défaits à l'étranger : psychologiquement affaiblis par cette démonstration de force, leurs adversaires comprennent d'entrée qu'ils n'ont qu'à bien se tenir. Avec quatre millions d'habitants seulement, la Nouvelle-Zélande parvient ainsi à terrasser les plus grandes équipes de rugby du monde grâce à la force d'une danse guerrière (et aussi, précisons-le par souci d'honnêteté, un jeu particulièrement efficace).

Inutile de préciser que les membres masculins de la famille attendaient avidement l'exécution du haka par les danseurs de Te Puia. Ils furent servis. Te Puia leur apporta en effet une information capitale : la posture principale du haka a été soigneusement expurgée de sa version internationale. Elle consiste à se tenir face à son adversaire, à demi accroupi, les deux mains posées sur les genoux écartés, faisant rouler des yeux exorbités, avec un air très, très méchant, pour lui tirer vigoureusement la langue. Tout comme la plupart des animaux, lorsqu'ils sont menacés, hérissent leur pelage pour paraître plus impression-

nants, la parade agressive du haka est destinée à dissuader l'adversaire d'engager le combat. L'histoire officielle nous apprend en effet que les Maoris étaient composés d'une myriade de tribus tout aussi belliqueuses les unes que les autres. Elles passaient leur temps à se faire la guerre jusqu'à ce que l'invasion européenne y mette bon ordre. Comme l'histoire officielle a été produite par les pakehas britanniques, soucieux de justifier leur annexion de la Nouvelle-Zélande à partir du milieu du ^{xix}^e siècle, on se permettra de rester sceptique : ce coup-là, on nous l'a déjà fait pour expliquer la colonisation de l'Afrique et l'extermination des Indiens d'Amérique. Il est toujours plus légitime et moins grave de s'imposer à des peuples en guerre qu'à des civilisations pacifiques, n'est-ce pas ?

Il semble pourtant que les Maoris eux-mêmes la reprennent à leur compte, revendiquant fièrement leur passé de guerriers. « Parfois, le seul fait de tirer féroce-ment la langue permettait de voir le clan adverse tourner les talons et d'être tranquille pour la journée », nous précisa la belle danseuse maorie qui présentait le spectacle, précision qui nous laissa dubitatifs quant à l'étendue des dégâts (ah bon, ils remettaient donc ça dès le lendemain ?). Toujours est-il que la petite Elsa fut légèrement surprise de voir des adultes se livrer, en public et avec une jubilation manifeste, à une activité qui lui avait toujours été formellement interdite. Les hommes maoris savent tirer la langue avec conviction.